

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**I- Quand la poésie flirte avec l'idéologie**  
Ouvrage collectif sous la direction de Robert Giroux

Agnès Whitfield

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1984). I- *Quand la poésie flirte avec l'idéologie* : ouvrage collectif sous la direction de Robert Giroux. *Lettres québécoises*, (34), 46–47.

# I- Quand la poésie flirte avec l'idéologie

ouvrage collectif

sous la direction de Robert Giroux

(Éd. Triptyque)

Cet ouvrage s'inscrit dans un projet de recherche plus large menée à l'Université de Sherbrooke sur une sémio-sociologie de la dislocation des genres littéraires au Québec. Il s'ajoute à d'autres travaux ayant déjà paru dans le cadre de ce projet, notamment *Littérature, histoire, idéologie* (Université de Sherbrooke, 1980) et *Sémiotique de la poésie québécoise* (Cahiers d'études littéraires et culturelles de l'Université de Sherbrooke, 5). Les quatre articles réunis par Robert Giroux dans *Quand la poésie flirte avec l'idéologie* participent bien à l'intérêt et au sérieux de l'ensemble du projet.

Dans le premier article, intitulé «On voudrait (se/y) croire sur parole ou le discours des revues littéraires en poésie, entre la séduction et le pouvoir de la versatilité», Giroux situe la problématique qui le retient ainsi que ses collaborateurs: «Reconnaître le caractère historique des critères de poéticité, c'est déjà démystifier l'aureole poético-mystique qui entoure le discours sur la poésie, mais ce n'est pas encore expliquer le phénomène du changement de ces critères» (p. 8). Or, dans *Sémiotique de la poésie québécoise*, les questions à savoir «qui décidait de la pertinence de tel ou tel critère de poéticité plutôt que tel autre, et pourquoi ces critères sélectionnaient et classaient comme poétique tel texte plutôt que tel autre» avaient été mises de côté du fait de «relever d'un autre ordre que celui des questions posées par la discipline sémiotique» (p. 9). C'est justement cette lacune que tentent de pallier les recherches présentées ici en situant l'inter-

rogation de l'instance critique «dans le cadre d'une discipline plus large, laquelle s'intéresserait moins aux textes poétiques eux-mêmes qu'aux discours qui les accompagnent, en aval comme en amont» (p. 9). S'annoncent ainsi deux objectifs, l'interrogation des changements dans les critères de poéticité retenus se doublant d'une réflexion théorique sur les modalités de l'analyse de tels changements.

Sur le plan de l'histoire littéraire québécoise, les hypothèses avancées sont fort intéressantes. Dans le premier article intitulé «Discours idéologique et pratique littéraire à propos d'Amérique française», Ginette Masson se penche sur les valeurs littéraires prônées par cette revue au cours de ses quatorze années de parution (1941-1955). Soulignant que la publication «couvre donc le moment d'une prise de conscience: celle de la nécessité d'une redéfinition de notre identité culturelle» (p. 35), Masson isole trois périodes dans le cheminement d'Amérique française. La première (de 1941 à 1947) se caractérise par une tentative de «définir la littérature québécoise à partir de la dualité France-Amérique» (p. 35). La deuxième (de 1948 à 1950) marque un retour aux valeurs traditionnelles: «défense du patrimoine culturel et littéraire, de la religion catholique, et par conséquent rejet des nouveaux modes d'expression littéraire et artistique» (p. 51). Dans la troisième période (de 1951 à 1955), *Amérique française* devient le lieu d'expression et de promotion de la nouvelle génération d'écrivains. Masson fonde son analyse sur une étude attentive des positions énoncées par

les différents collaborateurs à la revue notamment par ses directeurs successifs, positions qu'elle met en rapport avec les mouvements sociaux de l'époque.

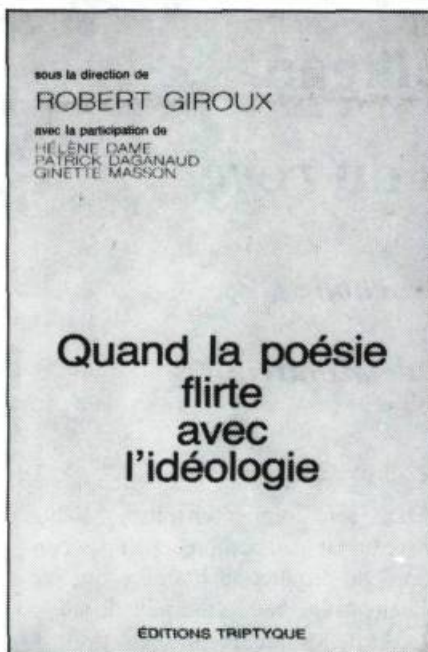
L'article d'Hélène Dame porte sur les critères de poéticité retenus dans trois revues universitaires québécoises, à savoir *Études françaises*, *Études littéraires* et *Voix et Images (du pays)*. La période étudiée va de la création des revues, au cours des années 60, jusqu'en 1980. Toutes sortes de données sont recueillies: objectifs avoués des revues, place accordée à la poésie, poètes et genres de poésie favorisés, choix des numéros spéciaux. S'appuyant ainsi sur d'impressionnants relevés statistiques, Dame avance l'hypothèse suivante: «Dans la deuxième moitié des années soixante où commencent à paraître les revues littéraires universitaires, le texte dit littéraire, qu'il soit poétique ou romanesque, est en position de valorisation et les études ou lectures qui en sont fournies servent à illustrer, affirmer, prouver, analyser, décrire et même à infirmer ou à nier cette valeur intrinsèque; près d'une décennie plus tard, ce même texte dit littéraire est devenu matériau probant sur lequel s'exercent les auteurs de théories de la littérature et de méthodes critiques pour démontrer la pertinence et/ou l'efficacité de leur propre activité d'écriture» (p. 69).

L'ouvrage se termine par un article de Patrick Daganand, intitulé «Portée idéologique et pouvoir du discours critique de la poésie dans la revue *Liberté* de 1971 à 1980». Ses conclusions, fondées aussi sur des analyses minutieuses, permettent de

cerner quelques moments tournants dans l'évolution des critères de poéticité retenus dans *Liberté*. «En 1971, c'est l'équilibre d'un discours critique qui décrit une poésie en lutte contre le pouvoir sur place» mais qui reste néanmoins «dans le cadre prescrit par l'idéologie dominante» (p. 295). Par contre, 1972 marque «la crise d'un discours critique si ouvert à toute attitude intellectuelle qu'il laisse passer une idéologie contraire à son statut (déjà constitué) de mécanisme privilégié de consécration littéraire» (p. 295). À partir de 1973, on assiste à une «offensive de récupération». Dagnaud parle alors d'une «normalisation scientifique» qui «légitimante des critères de poéticité en vue de créer une marginalisation institutionnelle du discours critique à laquelle le public prêtera un caractère initiatique et greffera sans protester (idéologiquement) le droit de consécration» (p. 296-7). Par là même, la poésie se trouve elle aussi marginalisée et neutralisée.

Cette conclusion de Dagnaud s'ajoute bien à celle de Dame sur l'emprise progressive de la théorie sur le texte poétique dans les revues universitaires pour imposer une réinterprétation du rôle socio-politique du discours critique. Faisons encore un rapprochement, cette fois-ci avec le dernier numéro d'*Études françaises* (19/3, hiver 1983-1984) consacré aux «sociologies de la littérature», où Marcel Fournier affirme que «l'organisation d'un marché sur la littérature québécoise et la mise sur pied d'une «institution littéraire» — ouverture de postes d'enseignement de la littérature, création de revues savantes, critique littéraire dans les journaux, émissions radiophoniques, publication de manuels et d'anthologies, création de prix, etc. — confèrent maintenant à l'activité littéraire une plus grande autonomie, qui se manifeste dans la capacité qu'ont les milieux intellectuels de déterminer les critères d'appréciation et d'évaluation des oeuvres littéraires» (p. 15).

Or, les études présentées par Giroux ont le grand mérite de montrer la nécessité de démystifier le discours critique, de dévoiler le fonctionnement de l'institution littéraire. Mais elles témoignent aussi de la difficulté d'une telle entreprise. Pour reprendre la distinction de Giroux lui-même, il s'avère finalement bien plus facile de repérer les changements



dans le discours critique que de les expliquer. Le problème est d'ordre théorique. Les études réunies ici sont inattaquables dans leur description minutieuse de l'évolution du discours critique sur la poésie québécoise de 1940 à 1980. Elles arrivent même, en cernant les liens entre cette évolution et les changements au sein de l'équipe des différentes revues, à un premier niveau d'explication, c'est-à-dire au «comment» du phénomène. Mais faute d'une théorie adéquate et objective des rapports entre le poète et l'institution littéraire, d'une part, et entre celle-ci et les différentes composantes du pouvoir dans la société, d'autre part, le «pourquoi» de l'évolution du discours critique sera toujours sujet à controverse. Seul Dagnaud tente de surmonter ce problème en posant justement une théorie du pouvoir social de la critique, partant des modèles de Schein, Skinner, Bourdieu et Parsons. Mais les résultats ne sont pas toujours probants malgré la rigueur de l'articulation théorique. Signalons, entre autres, l'absence d'une analyse des composantes de l'idéologie dominante auxquelles Dagnaud n'attribue pas moins des traits quasi-psychologiques telle la volonté consciente de récupération («Cela est su et désiré», p. 294) ainsi que la difficulté de répartir les critères de poéticité selon les quatre zones du modèle parsonien. Pour ne donner qu'un exemple, peut-on effectivement réduire l'écriture féministe à sa seule dimension biologique aux dépens de sa portée idéologique?

On soupçonne que le véritable problème tient du fait que tout modèle théorique des rapports entre séries socio-politiques et littéraires comporte lui aussi sa charge idéologique, la perception de ces rapports tendant à se conformer à la structure du modèle proposé. D'ailleurs Dagnaud semble bien reconnaître cette difficulté en soulignant que l'acceptation de son modèle est bien plus une question de foi que d'articulation théorique. La métaphore de séduction proposée par Giroux et que l'on retrouve dans le titre de l'ouvrage traduit aussi l'enjeu et ses limites. Scruter les rapports entre le social et le littéraire est pourtant loin d'être une entreprise vaine, quelle que soit sa difficulté; l'intérêt des études réunies ici en témoigne. Elles nous rappellent, non sans controverse mais avec insistance, que le discours critique n'est jamais innocent. □



## Médaille JACQUES-BLANCHET

C'est Clémence Desrochers qui s'est mérité cette médaille cette année, médaille offerte en mémoire du chanteur Jacques Blanchet, décédé en 1981. Clémence a reçu la médaille le 16 avril, à la Bibliothèque Nationale du Québec, des mains du conservateur de la BNQ, Jean-Rémi Brault en présence de Madame Michèle Thériault, représentante de la succession et de la nièce de Jacques Blanchet, Marie-José Thériault. À cette occasion, Clémence a lu une longue lettre adressée à Jacques Blanchet où elle rappelle les beaux moments d'hier de la chanson québécoise ainsi que les noms de ceux qui ont fait connaître la chanson québécoise ici et à l'étranger.

Fille du poète Alfred Desrochers, Clémence Desrochers, monologuiste, comédienne et auteur-compositeur, oeuvre depuis une trentaine d'années sur la scène québécoise. Son dernier spectacle s'intitulait: *Plus folle que jamais*.